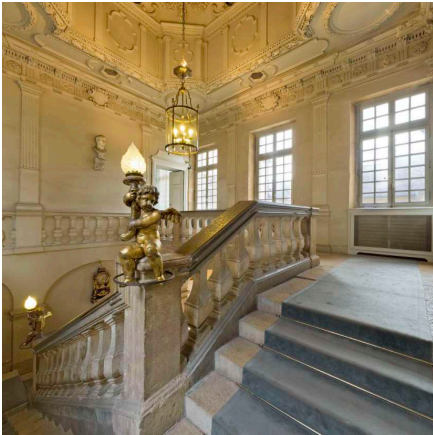


L'ESCALIER DE L'HÔTEL LANTIN

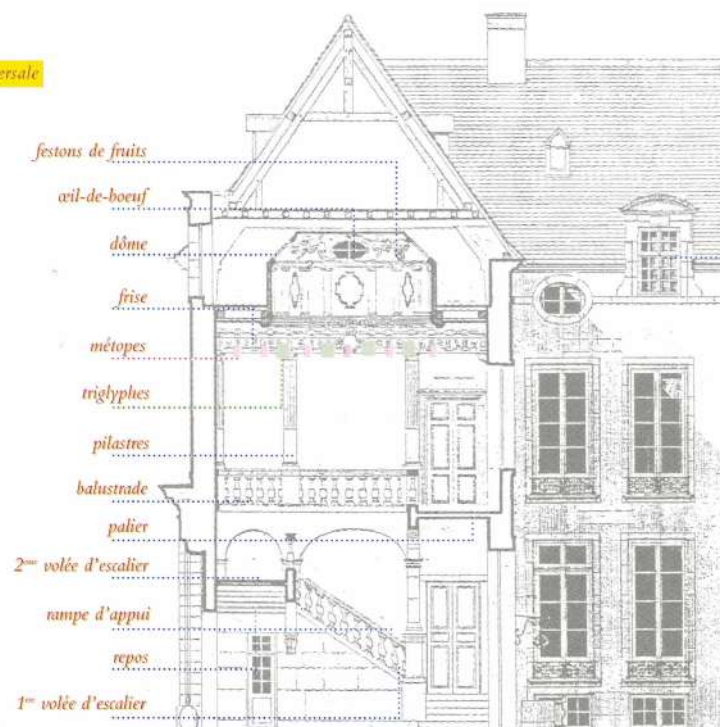


Vous avez pénétré dans l'hôtel Lantin, construit en 1663 pour Étienne Lantin (? – 1686), Maître ordinaire en la Chambre des Comptes de Bourgogne et de Bresse, seigneur de Montagny et de Montcoy, à proximité du parlement et du Logis du roi. Malheureusement, nous ne connaissons pas le nom de son architecte.

La parcelle étant insuffisante pour concevoir une demeure entre cour et jardin, le corps de logis principal se présente sur rue et non au fond de la cour. Rien ne laisse deviner l'importance de la cage d'escalier qui en occupe la partie centrale.

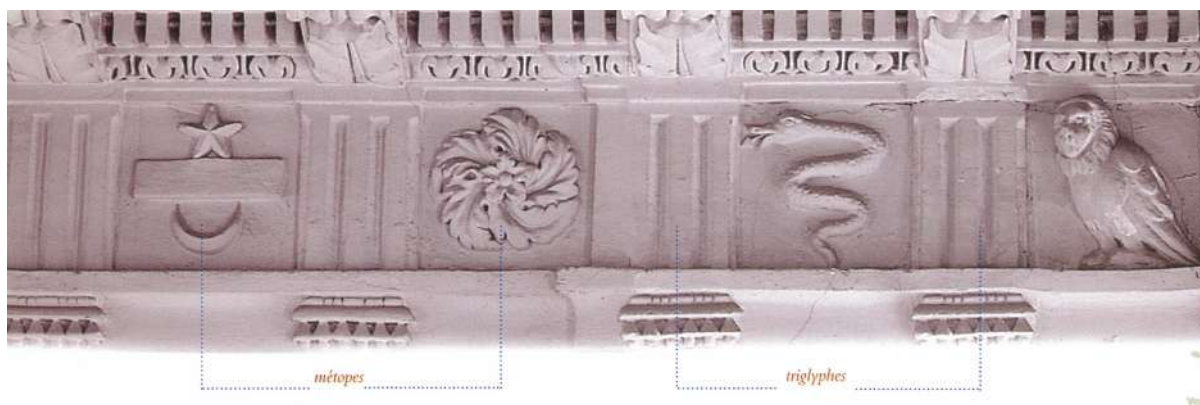
Le choix de l'emplacement de l'escalier dans l'organisation architecturale intérieure se fait toujours avec soin, car il est conçu à la fois comme un **élément indispensable de confort** et comme un **signe de distinction sociale**. Celui de l'hôtel Lantin est réalisé en **Pierre calcaire** de la région de différentes tonalités (beige, ocre, rouge, rosé, gris-bleuté). Il divise le rez-de-chaussée et le premier étage chacun en deux appartements (au total quatre appartements) et hiérarchise la circulation entre maîtres et serviteurs. Ces derniers empruntent plutôt les escaliers de service, plus discrets.

Coupe transversale



Ici, l'escalier fait office de vestibule, comme souvent à Dijon, mais également de passage cocher, permettant aux cavaliers et aux carrosses d'accéder à la cour au fond de laquelle se situaient les écuries. Cette formule ingénieuse rentabilise l'espace et fait de l'hôtel Lantin une exception, au même titre que l'hôtel Legouz de Saint-Seine (1664 ?) au 29, rue Verrerie.

Pour magnifier sa demeure, Étienne Lantin choisit un **escalier « vuide à la moderne »**, courant à Paris depuis le règne de Louis XIII (1601-1643) mais qui n'apparaît dans la capitale bourguignonne que dans les années 1660. Sur une base carrée, on a disposé trois volées de marches portées à la fois par les murs et par quatre poteaux (les noyaux), ce qui a permis d'obtenir un grand vide central.



À l'étage noble (premier étage), les murs sont ornés de **pilastres cannelés** et de **balustres** en stuc qui créent un effet de trompe-l'œil. Le couronnement est constitué d'un **dôme octogonal** à pans coupés encadré par une frise présentant alternativement sur ses métopes les différents emblèmes et chiffres de la famille :

- la **guivre** – ou serpent fantastique – appartenant aux armoiries des Lantin, « D'Azur à la givre d'argent ; au chef d'or »,
- la **chouette**, emblème de Thémis, déesse de la Loi, référence aux fonctions d'Étienne à la Chambre des Comptes,
- l'**étoile** et le **croissant** d'Anne Ocquidem, mère d'Étienne Lantin,
- **E – L – C – M**, les chiffres entrelacés d'Étienne Lantin et de son épouse Catherine Maleteste.

Remarquez aussi la richesse du programme décoratif du **dôme** percé de quatre **œils-de-bœuf** : **guirlandes** végétales et moulures, petits **miroirs** de glace fine enchâssés « dans la boisure » étaient autrefois complétés par un ciel étoilé aujourd'hui disparu.

LES ŒUVRES PRÉSENTES DANS L'ESCALIER

Tout au long de votre progression vous découvrirez :



Un **buste de Diane** surmontant la porte de l'ancienne antichambre, aujourd'hui salon Hercule. Cette représentation de la chaste déesse ornait, au XVII^e siècle, la porte de l'appartement de madame Lantin.



Un **cartel** réalisé entre 1690 et 1710 par l'horloger parisien **Jacob V Bury**. Il est constitué de trois parties : une console, un boîtier renfermant le mouvement d'horlogerie et un couronnement surmonté d'une allégorie de la Renommée. Conforme au goût de la fin du règne de Louis XIV, il est constitué d'une marqueterie en écaille de tortue et laiton, caractéristique du style d'André-Charles Boulle (1642-1732). Ses lignes verticales sont animées par des ornements en bronze variés : cariatides, feuilles d'acanthe, chutes de fleurs, animaux et rinceaux.



Une **Sainte Madeleine** de l'École bourguignonne du XV^e siècle en pierre d'Is-sur-Tille. Elle a été découverte près d'Arceau, dans l'ancienne métairie de Dromont, dont la famille Magnin était propriétaire. Scellée à même le mur d'une grange, elle a été préservée en partie et conserve des traces de polychromie. La chevelure dénouée, tenant un missel de la main gauche et autrefois un vase d'aromates de la main droite, elle reprend la formule instituée par Claus Sluter (vers 1355-1406), le sculpteur du *Puits de Moïse* à la chartreuse de Champmol (Dijon) : stature écourtée, hanchement élégant, draperie aux cassures profondes, douceur et rondeur du visage.



Deux **angelots porte-torchère** du XVII^e siècle, réalisés par un artiste français ou italien. Ils sont en bois, recouvert de feuille d'or.



Une grande **toile par Jean Boucher, dit Boucher de Bourges** (1568-vers 1633) représentant **La Présentation au temple**, réalisée en 1620.

L'épisode est rapporté par l'évangéliste saint Luc (2, 22). Conformément à la Loi, Marie et Joseph se rendent à Jérusalem pour consacrer Jésus, leur premier-né. Ils apportent avec eux un couple de tourterelles et deux petites colombes nécessaires au sacrifice. Rare toile de grand format, seul tableau d'autel de l'école française dans la collection, elle se rattache au mouvement maniériste par la densité des personnages, les attitudes forcées et l'horreur du vide.



Un **haut-relief sculpté, La Flagellation du Christ**, daté de la première moitié du XVI^e siècle et réalisé en pierre calcaire. Cet épisode de la Passion est traité avec un modelé savant et suave et de minutieux détails. Il pourrait avoir été produit par un atelier du bord de la Loire ou par un atelier bourguignon.



Deux **têtes posées sur des consoles** en partie haute, copies (XVII^e siècle ?) d'œuvres antiques romaines. Les portraits du pseudo-Vitellius (15-69) et d'Agrippa (10 av. J.-C. - 44) ont probablement servi de modèles.